

De voix à voix

L'urgence de Joy Division est encore là, sans doute comme jamais elle ne l'a été... C'est un coma, une sorte de longue absence... Il m' a fallu toutes ces années pour attaquer le mythe... être dans une position où je pouvais reprendre une telle chanson... Il était temps, c'était nécessaire pour moi - sans calcul / instinctivement... Reprendre, c'est comme une psalmodie, une réincarnation... Il y a une mystique foudroyante chez Joy Division... C'est lui le Dieu que j'ai invité à danser... avec nous... pour habiter la nuit... et rouler dehors... On manque de danse avec les Dieux...

Christophe Demarthe, Clair Obscur, décembre 2008

Cette musique était portée par un rêve et portait un rêve, mais, une fois le rêve brisé, que resta-t-il de la musique ? La musique, rien de moins que la musique, c'est-à-dire l'inessentiel aux yeux de ceux qui, n'écoutant que leurs rêves, laissaient derrière eux leurs « espoirs de jeunesse ».

The dream is over.

Il appartenait à John Lennon de prononcer l'épithète de cette époque où le rêve se chercha à travers des musiques.

J'aurai porté le deuil de cette époque jusqu'en 1980, l'année de mes vingt-deux ans.

J'étais alors une sorte d'attardé musical dans une époque qui avait tourné la page après la mort d'Hendrix, de Joplin et de Morrison. Autant dire que je suis passé à côté du glam-rock, qui aura constitué le terreau musical de tant de groupes qui allaient bientôt compter pour moi plus que tout.

On prend toujours le train de l'histoire en marche. J'étais d'abord resté à quai, en ayant l'impression d'avoir raté le train des années soixante. Elles étaient loin désormais, et rien en vue. Restait un bagage encombrant que j'ai transformé au fil du temps en apesanteur : la musique de cette époque ruinée, j'en garde les traces vives à travers les éructations et les psalmodies de Captain Beefheart qui vient de nous quitter, les glissandi et les grondements vertigineux de la guitare de Jimi Hendrix, mêlés à ce chant d'outre-tombe dit de cette voix si chantante qui n'appartenait qu'à lui.

Rien en vue donc, dans ce crépuscule des idoles, pendant des années...

En apparence.

En rade sur le quai de la gare des rêves anesthésiés, complètement groggy, je me suis endormi sous les coups du sort, les morts prématurées, en proie à une sorte de vide sépulcral, et les rêves ont poursuivi leur chemin dans l'amertume et la gnose à la petite semaine.

J'ai raté Bowie, T-Rex, Roxy Music et consorts, jusqu'à ce que je me réveille complètement dégrisé, fatigué de baigner dans des rêves d'un autre temps et animé par une furieuse envie d'avenir, me disant que je ne pouvais pas continuer ainsi à ressasser les vieilles lunes de la musique psychédélique.

No Future ! Ce slogan avait de l'avenir !

Un déclic s'est produit, qui m'a amené à relire tous mes Rock-n-Folk parus entre 78 et 80, pour y retrouver tout ce qui parlait de groupes que j'avais complètement négligés jusque là : c'est de cette façon que j'ai découvert, dans une sorte de fièvre, les chroniques consacrées aux Banshees, à The Cure, Joy Division, The Passage et à tant d'autres.

Ma curiosité a fait le reste. Elle m'aura permis à l'époque de faire une place grandissante à des groupes français qui ont su tenir leur rang.

Et puis revint le grand sommeil. Vingt années de mariage, de travail exténuant et de rêves enfouis au plus profond de ce qu'il restait alors du jeune homme hargneux, austère et railleur que j'avais été.

Peu à peu, dans une lenteur de fleuve, la crue, la fièvre de l'écriture comme seule compagne digne de ce nom dans l'espace désolé creusé par le deuil de ma mère : une sorte de thérapie par l'écriture : tenir enfin mes promesses, passer à autre chose, prendre le large, aérer ma pensée et rajeunir mes sens en pratiquant une écriture du désir.

Bien m'en a pris, car une femme était là, qui lisait passionnément mes écrits d'alors. D'elle à moi, un accord soutenu, dans des stridences et des arpeges, dans une sorte de polytonalité et une modulation inouïe du désir et de la peine, jamais rencontrée jusqu'alors, et qui vibre tous les jours depuis notre rencontre, au sud de mon cœur, là, dans l'air du soir, quand je me pose et pense à elle qui vit si loin de moi.

C'est ainsi que j'aurai connu deux fois dans ma vie « les planches somnifères ». Plus jamais ça. Fermez le ban.

Le réveil n'est pas douloureux pour qui désire passionnément aller au fond des choses et des êtres.

« Certains vieillissent mal avec cette musique. » Yves Royer parlant de la cold wave.

Parole forte, nullement anodine, d'Yves Royer, un fin connaisseur, le chanteur-parolier de Guerre Froide, parole tenue en présence d'un ami, quelques minutes avant que le groupe ne donne un concert à La Péniche à Lille, ce soir du 18 décembre 2010, qui devait marquer pour moi, entre autres choses, la résolution d'aller jusqu'au bout d'un certain projet extra-musical tout à fait capital - obtenir la garde légale de ma fille - projet qui devait, dans mon esprit, avoir un retentissement si grand qu'il rendrait tout à fait actuel, je veux dire, capable de résonner dans le temps qu'il me reste à vivre, mon désir de laisser derrière moi un certain passé qui avait, de longues années, tué en moi tout désir de musique.

J'ai en quelques sorte fait retour sur mon passé, mais en faisant fi des règles et des rêves qui me préoccupaient alors, pour retrouver intacte la passion furieuse - la froide et fiévreuse passion - d'une musique encore à venir, celle qui me tient le plus à cœur : la mouvance post-punk, strictement datable : 78-83, mince couche de durée durant laquelle, en Europe, fleurit une musique plurielle, qui, peut-être pour la première fois dans l'histoire de la musique et dans l'histoire tout court, refusa de donner dans le gnangnan mystico-religieux comme elle tourna le dos à toute assise politique définie, privilégiant l'activité artistique, pour ne laisser vibrer dans l'air ambiant, investi par l'espace musical dont il se voulait le substitut lancinant,

l'absence d'illusions, le désespoir en sa calme résolution, soit le rapport au temps tel qu'il nous est donné de ne pas le vivre sur le mode du présent, soit l'impossible convergence du présent avec la présence.

Les oripeaux de la célébration religieuse et l'utopie politique libertaire furent en quelque sorte réduits à des signifiants apocalyptiques avec lesquels jouer pour se jouer des pouvoirs et de l'époque insignifiante dans laquelle nous vivions et vivons encore.

Ce fut là une réalité tangible : des musiciens de grande envergure se sont révélés, des labels sont nés : tout un bouillonnement créatif qui a duré jusqu'à nos jours, malgré les morts et les défections.

Indépendance économique et radicalisme esthétique, voilà des maîtres-attitudes qui ne peuvent qu'être stimulantes pour passer au travers des aléas historiques, accompagner les mutations technologiques et créer des espaces sonores où l'inouï le dispute à la répétition qui déconstruit le primat du Même.

L'irréversibilité du labyrinthe est un bonheur.

Par elle s'affirme le désir qui ne s'appuie sur aucun rêve précis. Tous les rêves sont datés.

Une fois le rêve accompli, si rêve il y avait eu, la musique se serait volatilisée, mais non, elle demeura et demeure bel et bien, délestée qu'elle fut d'emblée de toute charge onirique référentielle et révérencieuse.

Il ne s'agit pas pour nous de tenir un discours aigri, mais de mettre les points sur les « i ». Clair Obscur tenait déjà ce discours dans les années 80 et luttait en toute conscience : inutilement. C'est ce qui nous permet aujourd'hui d'affronter la réalité et de jouer devant 50 personnes... La persistance vs résistance et comme le défend Zizek : entretenons les territoires conquis à défaut d'envahir les autres... La révolution est un leurre – construisons des terriers et des pièges.

Christophe Demarthe, Clair Obscur

Demeurent des voix qui refusent de mourir, et c'est bien ainsi.

Jean-Michel Guyot
5 février 2011